

Richard Wolff : Le déclin du pétrodollar fait vaciller l'empire américain

Le professeur Richard Wolff explique comment la guerre en Iran sape le pétrodollar et le système économique international dirigé par les États-Unis, qui a soutenu l'empire américain. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons le professeur Richard Wolff pour parler de « Fureur économique », qui est le nouveau volet de la guerre menée par les États-Unis contre l'Iran. Merci d'être de retour dans l'émission. — Ravi d'être là, Glenn. Alors, le nom donné à la guerre contre l'Iran, « Fureur épique », a, paraît-il, rempli Trump de fierté. Il en a parlé dans plusieurs discours. Mais Scott Besant y a ajouté maintenant « Fureur économique », c'est-à-dire la guerre économique, ou la politique de sanctions, contre l'Iran. Et ma première réaction, c'est que tout cela semble un peu confus : d'abord, il y a eu des sanctions sur tout le pétrole iranien, puis on a rouvert le pétrole iranien pour stabiliser les marchés, ensuite un blocus des ports iraniens... Bref, la cohérence n'est pas toujours évidente. Comment évaluez-vous ce nouvel effort pour étouffer l'Iran, ce projet qu'on appelle « Fureur économique » ?

#Richard Wolff

Eh bien, je sais que ce que je vais dire peut être un peu dérangeant, mais je n'ai vraiment rien d'autre à faire que de vous le dire franchement. Avec d'autres — je sais que je ne suis pas le seul — on a arrêté de suivre ce genre de déclarations en dents de scie, un coup oui, un coup non, parce qu'elles sont souvent exactement comme vous venez de les décrire : incohérentes, contradictoires entre elles. On ne sait jamais si la première est vraie et la deuxième une exagération, ou si la deuxième corrige la première. Et avant même qu'on ait le temps de trancher, il y en a une troisième, et là, ça devient complètement fou. Alors, pour être honnête, je ne sais pas vraiment comment répondre à votre question. C'est une très bonne question, mais je ne sais pas quoi en dire. C'est incohérent. Soit on prend les mesures qui augmentent l'offre de pétrole et font baisser les prix, soit on ne les prend pas.

Et tout ce que vous faites peut être examiné pour savoir de quel côté ça penche, dans quel sens ça va. Mais si, presque en même temps, il permet qu'il y ait moins de pétrole et, dans la même phrase,

plus de pétrole, eh bien... on ne sait pas. On ne sait pas ce qui va se passer. D'ailleurs, il y a d'autres exemples, moins remarquables. Monsieur Besant va devoir décider — peut-être l'a-t-il déjà fait — de la demande des États du Golfe concernant ce qu'on appelle des « swaps en dollars ». Ce n'est pas anodin. Un swap en dollars, c'est en général un accord entre les États-Unis — soit le Trésor, soit la Réserve fédérale — d'un côté, et des banques centrales étrangères de l'autre. Et la raison pour laquelle on met ça en place, c'est qu'on a de bonnes raisons de penser que l'offre et la demande mondiales de dollars vont être perturbées, et qu'il va surtout y avoir une pénurie de dollars.

Je peux expliquer pourquoi, mais si vous craignez une pénurie, vous allez forcément augmenter vos échanges de devises. Pourquoi ? Parce qu'un swap, ça veut simplement dire qu'une banque centrale étrangère n'a pas besoin d'aller sur le marché pour acheter des dollars quand elle en manque. Elle peut en obtenir directement grâce à un accord de swap. Avant, ça se faisait chaque semaine. Maintenant, avec les derniers accords, c'est tous les jours. Et ça, c'est déjà un signal d'alerte : quelqu'un s'inquiète sérieusement de l'accès aux dollars. Dès qu'on commence à creuser un peu, on voit tout de suite qui s'inquiète — et ce n'est pas une surprise. Les États du Golfe, les Émirats arabes unis, et d'autres encore... Je ne sais pas si c'est le cas de chacun, mais beaucoup d'entre eux ont fait pression sur les États-Unis pour obtenir, quand ils n'en ont pas, des facilités de swap de crédit. Et quand ils en ont déjà, ils veulent qu'elles soient beaucoup plus importantes. Alors, pourquoi feraient-ils ça ?

La seule explication raisonnable, c'est qu'ils dépendent des revenus en dollars qu'ils tirent de la vente de pétrole et de gaz naturel. Au fil des années, ils ont emprunté pour investir dans de nombreux pays, donc ils ont des dettes libellées en dollars. Ils comptaient pouvoir rembourser ces dettes, partout dans le monde, avec les dollars provenant du pétrole et du gaz. Mais il n'y a plus de dollars qui rentrent, parce que le détroit d'Ormuz est fermé. Et le blocus, s'il change quelque chose, c'est pour aggraver la situation. Donc, ils n'ont pas les dollars. Ils ne peuvent pas rembourser leurs dettes. Ils ne peuvent pas payer les intérêts. Ils ne peuvent pas payer la part du principal, quelle qu'elle soit. Ce qui veut dire... voilà mon intuition. Je ne sais pas exactement ce que je vais dire, mais je vais tenter une hypothèse.

Ils ont informé le gouvernement américain, monsieur Trump, qu'ils doivent rembourser leurs dettes. Ils ne peuvent pas vendre le pétrole. Ils vont donc commencer à vendre leurs parts dans des actifs américains. D'accord, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire deux choses. Premièrement, ils vont vendre des bons du Trésor. Et là, attention : quand on comprend ce que ça implique, une vente massive de bons du Trésor fait baisser leur prix, et ça fait monter les taux d'intérêt. Nous sommes déjà au bord d'une récession. Si les États du Golfe, tous ensemble, se mettaient à vendre beaucoup de bons du Trésor, et que cela poussait d'autres pays, ailleurs dans le monde, à faire la même chose pour éviter que la valeur de leurs propres actifs baisse, on verrait une hausse dangereuse des taux d'intérêt aux États-Unis, à un moment où l'administration Trump veut absolument éviter ça.

Deuxièmement, vous allez voir la classe dirigeante américaine, celle qui investit en bourse, observer qu'un acteur important du marché américain, les États du Golfe, commence à vendre tout ce qu'ils

possèdent pour obtenir des dollars. Exactement comme ils doivent vendre leurs bons du Trésor pour récupérer des dollars et couvrir leurs dettes. Bon, c'est un peu technique, et je suis désolé de vous embêter avec ces questions économiques, mais au fond, ce qu'il faut retenir, c'est qu'on commence à comprendre pourquoi de nombreux commentateurs tirent la sonnette d'alarme. Ils préviennent que cet événement, qui semble limité au Golfe persique, à la mer d'Arabie et à cette région-là, représente en réalité un danger pour l'économie mondiale tout entière. Et ce problème de swap, c'est juste la partie visible d'un problème global, qui a une importance particulière pour les États-Unis, parce qu'une grande partie des affaires en dollars du Golfe se fait ici, à New York, sur les marchés boursiers et avec les bons du Trésor.

#Glenn

En gros, le pétrodollar est en train de se déliter, au moins en partie. Parce que si le pétrole est fixé et vendu en dollars américains par les États du Golfe, eh bien, ces États ne gagnent plus vraiment d'argent. Ils n'exportent plus, donc ils ne reçoivent plus de dollars, et du coup, ils ne les réinvestissent plus aux États-Unis. Maintenant, au lieu d'acheter des bons du Trésor, ils doivent en vendre. Mais où tout ça nous mène, exactement ? Combien de temps les États-Unis peuvent-ils garder cette position ? Je sais bien que vous n'avez pas de boule de cristal, mais beaucoup de choses ici sont sans précédent. On n'a jamais vu ça. Et ce n'est pas juste un petit ralentissement, non ? C'est quelque chose qui touche beaucoup plus profondément le système, n'est-ce pas ?

#Richard Wolff

Absolument. Laissez-moi vous dire... je n'ai pas de boule de cristal. Je n'y crois pas, et personne d'autre non plus. Mais cela dit, avec cette réserve, je vais vous dire ce que je pense qu'il va probablement se passer maintenant. Monsieur Trump a perdu une grande partie de sa base populaire. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Deux choses. Les gens qui ont voté pour lui à cause d'un, deux ou trois sujets précis... ces gens-là, il les a perdus. Les deux ou trois sujets en question, si votre public veut savoir, concernent le dossier Epstein. Le gouvernement est mis en cause, pardon, pour ne pas avoir publié la plupart des informations pertinentes, pour les avoir retenues, caviardées, d'une manière qui protège le président, et ainsi de suite. Donc, les gens qui s'attendaient à ce qu'il tienne sa promesse d'ouvrir immédiatement tous les dossiers Epstein, parce qu'il s'était engagé à la transparence... eh bien, il a perdu ces électeurs-là.

Vous savez, ça, c'est le premier point. Le deuxième, c'est l'économie — la disponibilité d'emplois pour les jeunes, et le prix de la vie, le niveau d'inflation pour tout le monde. Et ici, le marché du travail est catastrophique. Les jeunes, mes étudiants qui préparent un master ou un doctorat à l'université, me disent qu'ils envisagent de passer leur vie à conduire pour Uber ou Lyft. Et ce n'est pas une exagération ou une réaction émotive. Ils me le disent sérieusement, d'un ton grave : il n'y a pas d'emplois, et l'inflation n'est pas terminée pour les Américains. Il avait promis de faire baisser les prix. Il a joué, de manière très explicite, sur l'ambiguïté du mot "inflation", alors que les économistes, eux, parlent du taux d'augmentation.

Alors que les gens ordinaires, quand ils en parlent dans les médias et ailleurs, parlent surtout du niveau des prix. Et comme on a connu une forte inflation pendant cette décennie, les gens veulent que les prix baissent. Mais ça, ça n'arrive pas. Il n'est pas capable de le faire. Dans un ou deux secteurs, avec beaucoup de mise en scène, il y arrive un peu. Mais pendant ce temps, le coût de la vie continue d'augmenter, autour de trois à quatre pour cent en ce moment. Les hausses de salaires, elles, ne suivent même pas. Donc la majorité des gens sont mécontents de l'économie. Et les démocrates, qui n'ont pas le courage d'aborder la question de l'Iran et qui, oui, n'ont pas grand-chose à dire non plus sur l'affaire Epstein, arrivent à faire de la question du pouvoir d'achat le grand sujet. Et avec ça, ils le frappent sans relâche.

Et puis, enfin, l'Iran. La guerre en Iran fait qu'il perd le soutien de ceux qui voulaient qu'il soit le président qui ne mène plus de guerres. C'est lui qui a inventé, souvenez-vous, l'expression « guerres éternelles », non ? Eh bien, il est toujours empêtré en Ukraine. Et maintenant, il a ajouté l'Iran. Et pour les Américains, c'est clair — plus clair que je ne l'ai jamais vu, dès le départ — que ce n'est pas une bonne idée. Cette guerre ne se passe pas bien. Et quand on voit même des détails, comme le renvoi étrange du chef de la marine américaine, justement au moment où la marine a une mission majeure devant elle — le blocus —, ça ne donne pas une bonne impression. Et qui sait ce que cet ancien chef de la marine, qui, soit dit en passant, n'est pas un militaire de carrière...

C'est un riche donateur du Parti républicain, et il a obtenu ce poste comme un cadeau. Donc, il n'a peut-être pas envie de partir. Il pourrait bientôt s'exprimer un peu comme le fait Kelly, le sénateur de l'Arizona, et ainsi de suite. Tout ça, c'est mauvais pour M. Trump. Et pourquoi je vous dis ça ? Parce qu'il ne peut pas se permettre... eh bien, je vous le dis, il ne peut pas se permettre une hausse des taux d'intérêt. Il ne peut tout simplement pas. À ce stade, selon moi, il dépend de deux choses pour survivre politiquement : ce qu'il reste de la base MAGA, et puis, remarquez bien, Tucker Carlson et Marjorie Taylor Greene, deux de ses anciens soutiens les plus fidèles, parlent maintenant de lui en disant — je cite — « Il est fou. Je regrette profondément de l'avoir soutenu. » Ce sont des citations de Greene et de l'autre.

Donc, sa base est vraiment en difficulté. Alors, qu'est-ce qu'il lui reste ? La réponse, c'est les dix pour cent les plus riches des États-Unis. Les gens qui suivent la Bourse sont contents. Le marché boursier est très haut. Même ces dernières semaines, il reste élevé. Il a connu une petite baisse au moment de la guerre avec l'Iran, mais en gros, il part du principe que cette guerre va se terminer vite et qu'elle ne coûtera rien aux riches. Donc, ils peuvent laisser leur argent en Bourse, continuer à acheter, à vendre, à emprunter de l'argent et à l'investir sur le marché. Alors Glenn, voilà la chose la plus proche d'une prédiction que je vais faire : si la Bourse commence à plonger... et si, par exemple, une sortie des pays du Golfe, privés d'accès au système SWIFT, pouvait provoquer ça ?

La réponse, c'est que personne ne sait. C'est possible. Donc, à mon avis, le gouvernement va donner aux États du Golfe tous les swaps qu'ils veulent — en gros, leur permettre d'accéder à autant de dollars qu'ils en ont besoin pour rembourser toutes leurs dettes, sans avoir à vendre de bons du

Trésor ni à se désengager du marché boursier américain, parce que ce serait trop risqué. Leur marge de manœuvre est trop faible. Hier, M. Stephen Bannon, un ancien conseiller très proche de lui et une figure de l'extrême droite dans ce pays, suppliait que la guerre se termine, parce que sinon — et je le cite — « nous perdrons le pouvoir en novembre ». Autrement dit, il est tellement inquiet, et il y a assez de gens autour de lui qui le sont aussi, que quoi que dise M. Trump — « je m'en fiche, tout va bien » — rien de tout cela ne doit être pris au sérieux.

Ils sont maintenant inquiets, parce qu'ils sentent qu'ils sont engagés dans un combat qu'ils pourraient bien perdre, et ça les rend extrêmement anxieux. Clairement — enfin, notez-le — les preuves, aujourd'hui, sont vraiment accablantes. Ils s'étaient convaincus qu'ils pouvaient entrer en Iran et « décapiter » — ils adorent ce mot — l'Ayatollah, éliminer quelques généraux et conseillers influents, et que tout le système s'effondrerait. Que tout ce qui tenait le pays ensemble disparaîtrait, et que les États-Unis pourraient alors imposer leurs conditions pour un nouveau gouvernement, un changement de régime, et un nouveau Shah d'Iran, reproduisant à peu près ce que l'ancien Shah faisait pour les États-Unis. Et ça, à leurs yeux, ce serait une gloire. Ça leur permettrait de dire ce que, d'ailleurs, Vance a dit.

Il y a une vidéo de Vance, datant d'il y a un an, où il parle de la guerre en Iran. Je ne sais pas si vous l'avez vue, mais elle circule un peu partout dans le pays, comme on dit... elle est virale. C'est une vidéo virale. On y voit Vance expliquer pourquoi entrer en guerre avec l'Iran serait, selon lui, une excellente idée. Vraiment, un soutien très fort de la part du vice-président. Il y dit ceci : les présidents précédents savaient tous que l'Iran était un désastre pour les États-Unis, mais ils étaient — je cite — trop bêtes, trop bêtes pour faire quoi que ce soit. La différence, c'est que M. Trump, lui, n'est pas trop bête, et qu'on va le faire, là où Obama ne l'a pas fait, Bush ne l'a pas fait, Clinton ne l'a pas fait... et nous, on va le faire. Et c'est pour ça que, quand Tulsi Gabbard et d'autres responsables du renseignement leur ont dit qu'ils se trompaient sur l'Iran...

C'était une histoire trop belle, trop parfaite pour illustrer l'image qu'ils veulent donner au public américain. Alors, ils n'ont tout simplement pas écouté. C'était trop séduisant. Et maintenant, ce qu'on évoquait au début de cette conversation — cette gestion du pétrole en dents de scie, un coup oui, un coup non —, c'est une tentative désespérée d'un gouvernement dont le plan est à plat, dont les options dans cette direction sont épuisées, et qui cherche désespérément comment s'en sortir. La personne que vous interviewez de temps en temps — je l'ai vue récemment dans l'une de vos émissions —, John Mearsheimer, l'explique très bien. C'est une tentative désespérée pour s'en tirer avec le moins de dégâts possible à ce stade. Et même ça, ça s'avère plus difficile qu'ils ne savent le gérer.

#Glenn

Oui, j'ai vu ce discours de Vance. J'ai trouvé ça assez incroyable. J'espérais une analyse un peu plus poussée sur les raisons pour lesquelles aucun ancien président ne l'avait fait, et pourquoi celui-ci l'a fait, peut-être en lien avec l'évolution de la situation économique ou quelque chose comme ça. Mais

à la place, c'était juste : "les autres étaient idiots, Trump est intelligent, et voilà pourquoi on l'a fait." Franchement, c'est difficile de croire que c'est réel. On dirait un sketch du Saturday Night Live, ou une parodie. Mais non, c'était bien vrai. Si j'avais seulement vu la citation, j'aurais vérifié les faits, parce que ça paraît vraiment exagéré.

#Richard Wolff

Exactement. Mes étudiants, Glenn, mes étudiants ont levé la main et ont dit : un discours comme ça prouve que le plus idiot, c'est celui qui le prononce. Une façon de dire, tu vois, sans aucune analyse. Ils étaient tous idiots. Et maintenant qu'on voit que l'hésitation qu'on reprochait aux présidents précédents, en fait, ça montre qu'ils étaient brillants, qu'ils comprenaient les limites de ce qu'ils pouvaient faire. Et celui-là, non. C'est incroyable. Et ça donne une très mauvaise image. Tu vois, c'est encore une des milliers de maladroites... tu sais, cette histoire des bateaux qu'on a tirés dessus. Les Américains ont pris ça très à cœur. C'est très intéressant. Pendant plusieurs mois, ils tuaient deux ou trois personnes dans un bateau près du Venezuela. Ils tiraient des roquettes sur le bateau et tuaient les pêcheurs.

Pas d'arrestation, pas de procès, pas d'avocat, rien du tout. Juste les tuer. Ça, ça a fait perdre à M. Trump beaucoup de soutiens. Je me souviens d'avoir participé à une émission de télévision où j'expliquais au public américain que, quand on arrête des gens pour trafic de drogue, ce qu'on fait aux États-Unis, ils ont automatiquement droit à un avocat, ils ont automatiquement droit à un procès, et ils ont automatiquement le droit de se défendre. Et même si on les déclare coupables, ce n'est pas un crime passible de la peine de mort dans ce pays. On n'est pas exécuté pour trafic de drogue. On peut aller en prison, oui, mais pas être exécuté. Donc là, on a une négation complète de tout l'appareil juridique, et ça, c'est trop pour un grand nombre de personnes qui, autrement, apprécieraient M. Trump, mais là, non. Ils ne peuvent pas accepter ça.

#Glenn

Oui, eh bien, un peu comme Tucker Carlson, j'étais plutôt content de voir quelqu'un comme Trump arriver et reparler de paix, parce qu'aucun de nos politiciens en Europe ne parle plus de paix aujourd'hui. Donc j'étais un peu optimiste, mais je crois que tout cet optimisme s'est effondré. Mais je voudrais revenir sur la guerre avec l'Iran, parce qu'il semble que, si la guerre continue, les États-Unis vont énormément en souffrir, comme vous l'avez très bien expliqué. Cependant, si Trump se retire aussi, et que le détroit de Malacca passe sous contrôle iranien — ce sur quoi il ne semble pas pouvoir faire grand-chose — alors l'Iran a déjà annoncé ses mesures. Il a déjà mis en place un péage, à partir duquel il compte obtenir ses réparations, pour pouvoir reconstruire le pays après l'attaque américaine.

On nous dit que ceux qui ont attaqué ou sanctionné l'Iran devront payer un supplément, en plus du prix déjà imposé, et qu'ils n'accepteront pas de dollars. Donc, il semble que, quoi que fassent les États-Unis maintenant, il n'y a plus de retour possible à la situation d'avant. Et je me demande si ce

n'est pas ça qui alimente la panique actuelle à la Maison-Blanche, parce que, franchement, je ne vois plus vraiment d'issue favorable pour Trump. Moi, à sa place, je lui dirais sans doute de s'adapter au nouveau monde. Il y a des choses qu'on ne peut tout simplement pas changer. Mais politiquement, surtout pour quelqu'un comme Trump, qui doit toujours proclamer une victoire — peu importe ce qui se passe, un avion est abattu, c'est une victoire, tout devient une victoire. On se fait chasser du Yémen ? Ah, on a gagné. Il a un vrai talent pour ça, pour présenter chaque revers comme un succès. Mais cette fois, je ne vois pas comment il pourrait y arriver.

#Richard Wolff

J'aimerais être d'accord avec toi, Glenn, mais ce n'est pas le cas. Alors laisse-moi t'expliquer pourquoi. Il réussit parce que c'est ce que le peuple américain, ou du moins une grande partie du peuple américain, veut entendre. Ils veulent que leur dirigeant soit une grande victoire. Tu sais, les Américains ne pratiquent pas tant de sport que ça, mais ils sont complètement fascinés par les grands événements sportifs — la NFL, la ligue de hockey, le basket. Ce sont des entreprises énormes, qui brassent des milliards et des milliards de dollars, parce que les Américains sont passionnés par leur équipe. Ils veulent que leur équipe gagne. Le spectateur qui se sent grandi par la victoire de l'équipe qu'il soutient, c'est comme ça que les Américains vivent le sport. Et c'est aussi comme ça qu'ils en sont venus à vivre la politique.

Monsieur Trump va déclarer une victoire. En fait, il l'a déjà fait. Il a affirmé que l'assassinat de l'Ayatollah équivalait à un changement de régime. Il a posé cette équation toute simple pour pouvoir la répéter encore et encore, parce que les gens savent que leur chef religieux et politique a été tué, qu'il est mort. C'était populaire, tout comme l'enlèvement de Maduro l'était, parce qu'on a gagné, on a triomphé. Le reste, c'est flou, contesté. Donc je ne pense pas qu'il ait à s'inquiéter. Il va gagner quoi qu'il arrive. Il va submerger les médias, ce qu'il peut encore faire, non pas à cause de lui, mais parce que les médias eux-mêmes ne veulent pas être perçus comme antipatriotiques ou indifférents à la victoire. Par exemple, vous ne verrez aucune expression de sympathie ou d'empathie envers quoi que ce soit d'iranien.

Les Iraniens sont mauvais. Les Iraniens sont négatifs. Les Iraniens ont tué des gens. J'ai participé récemment à un débat. Il y avait un ancien diplomate américain, et il n'arrêtait pas de parler des horreurs que les Iraniens auraient commises au cours des quarante-sept dernières années, depuis que les mollahs ont pris le pouvoir. Très bien. Mais pour un Américain, dont ces quarante-sept années incluent le Vietnam, l'Afghanistan, l'Irak... être un diplomate américain et reprocher à l'Iran d'avoir tué trop de gens, franchement, pour moi, quand je vois les chiffres, c'est presque un exploit. Vous êtes l'ambassadeur du pays qui est la nation hors-la-loi du monde, celui qui a sept cents bases militaires et qui tue des gens en permanence, et vous allez attaquer le petit Iran, qui, lui, n'a presque tué personne.

C'est incroyable. Alors voilà ce que je pense qu'il va faire. Il va sans doute tenter une manœuvre spectaculaire qu'il pourra présenter comme une victoire. Il y aura peut-être des Marines qui

prendront le contrôle d'une île quelque part dans le golfe Persique. Il y en a plein, des îles. Qu'ils en prennent une. Peu importe s'il n'y a personne dessus. Qu'ils la prennent, point. Des photos, un débarquement, des troupes, le drapeau qu'on hisse, tout ça. Et pendant ce temps-là, toi et Israël, vous bombardez quelque chose. Une autre partie de Téhéran, ou une région que vous n'avez pas encore touchée. Détruisez quelques ponts, peut-être une centrale électrique, peut-être une usine de dessalement. Qui sait ? Et ensuite, vous déclarez : les Iraniens nous ont demandé la paix.

Et maintenant qu'il y a un nouveau régime, on a changé le régime et on les a punis. Ils ont intérêt à bien se tenir, sinon on reviendra pour finir le travail. Mais, vous savez, on est des gens corrects. On a gagné. On est venus ici, et maintenant on repart. Ce sera le mieux qu'il puisse faire. Il sera attaqué. Tucker Carlson n'est pas idiot, Marjorie Taylor Greene non plus, ni tous les autres qui le critiquent. Donc il va en souffrir, mais ce sera l'histoire façon bande dessinée qu'on racontera, et qu'on racontera à beaucoup de gens, même à ceux qui ne l'aiment pas, parce que ça colle bien. Laissez-moi vous en donner la preuve.

Eh bien, je voyage un peu partout dans le pays, ça m'arrive, et on me demande parfois de faire une conférence sur, disons, le développement économique des États-Unis aux vingtième et vingt et unième siècles. Et je parle de la guerre du Vietnam. Et là, j'utilise des mots comme ceux-ci : en mille neuf cent soixante-quinze, la guerre s'est terminée. Les États-Unis ont perdu, et le Parti communiste du Nord-Vietnam a gagné. Et comment sait-on qu'ils ont gagné ? Eh bien, ce sont eux qui dirigent le Vietnam aujourd'hui. C'est un bon indice, non ? Les étudiants rient, mais je parierais que plus de la moitié d'entre eux, si on leur demandait dans les dix minutes qui suivent qui a gagné la guerre du Vietnam, répondraient : les États-Unis. Et c'est vraiment ce qu'ils pensent.

Et ce n'est pas parce qu'ils ont étudié la guerre. Non, ils ne l'ont pas fait. Ce n'est pas non plus parce que personne ne leur en a jamais parlé. Des gens leur en ont sûrement parlé. C'est juste qu'aux États-Unis, l'Amérique gagne, et les autres ne gagnent pas. Et c'est important que votre public européen le comprenne : quand le président des États-Unis dit, comme il l'a répété plusieurs fois, que depuis la Seconde Guerre mondiale les nations européennes ont profité des États-Unis et les ont trompés à chaque occasion, qu'il en a assez et qu'il ne laissera plus faire ça, eh bien, c'est ce que la plupart des Américains croient sans doute. Et je dis "sans doute" simplement parce que je veux reconnaître qu'il y a, bien sûr, des gens qui ne le croient pas.

Mais enfin, vous savez, on a gagné la Seconde Guerre mondiale. Ensuite, le plan Marshall, c'était notre incroyable générosité pour vous aider, là-bas, à reconstruire après la guerre. Et certaines de ces dettes, vous ne les avez même pas encore remboursées. Et, vous savez, quand j'explique aux gens que le plan Marshall exigeait que les dollars donnés à l'Europe soient dépensés en achats d'exportations américaines, et que, du coup, c'était une sorte de relance keynésienne, ils comprennent ce que je veux dire, mais ils ne veulent pas aller jusque-là. Ils résistent. Donc, à mon avis, c'est ce qu'il va faire. Il va jouer la seule carte qu'il lui reste : le désir américain d'une victoire. Il doit mettre un terme à tout ça, alors il va chercher à obtenir une victoire.

Et j'ai peur, laissez-moi aller plus loin... si je me trompe, eh bien, la façon dont je vais me tromper, c'est qu'il va vraiment lancer une opération militaire sérieuse contre l'Iran. Et ça, ça rendra tout encore pire. À ce moment-là, il sera fini. Il aura tout misé, et il perdra l'élection américaine de façon écrasante. Il faut savoir qu'il y a un groupe important de démocrates, et même quelques républicains, qui se sont engagés à ce que, s'ils remportent la chambre basse du Parlement, la Chambre des représentants, lors des élections de novembre, ils prendront le pouvoir le vingt janvier. Et leur tout premier acte, dès le premier jour, sera la mise en accusation de celui qui sera alors le président en exercice, Donald Trump, qui ferait ainsi face à sa troisième procédure de destitution.

#Glenn

Eh bien, je pense que l'histoire en Europe n'est pas toujours... disons que les souvenirs historiques ont tendance à être manipulés avec le temps. Il y a un sondage très intéressant qui a été réalisé en France. On s'est penché sur l'année mille neuf cent quarante-cinq, au moment où l'on demandait aux gens qui, selon eux, avait été le principal responsable de la défaite de l'Allemagne nazie. Et là, à la fin de la guerre, une écrasante majorité de Français répondaient : eh bien, c'est l'Union soviétique. Ils disaient, vous savez, qu'elle avait infligé environ quatre-vingt-cinq pour cent des pertes allemandes sur le front de l'Est. Donc, évidemment, c'est l'Union soviétique, et c'est un fait.

Ils faisaient ce sondage tous les quelques décennies, et en deux mille dix-huit — la dernière fois, je crois — ils l'ont refait. Et là, seulement quinze pour cent des Français pensaient que c'était l'Union soviétique qui avait le plus contribué. Quinze pour cent. Autrement dit, l'histoire n'a plus aucun impact sur la réalité. Et je crois que c'était onze pour cent des Américains qui reconnaissaient que c'étaient les Soviétiques. On vit donc dans un monde complètement post-réalité. Mais la mémoire historique est censée servir la réalité et l'histoire présentes. Walter Lippmann a beaucoup écrit là-dessus — sur les bases mêmes de notre vision du monde, sur les schémas mentaux qu'on utilise. Et quand on remet ça en question, les gens font tout pour l'ignorer, juste pour ne pas ébranler leur perception de la réalité.

#Richard Wolff

Juste une petite note, Glenn. Il existe une photo très connue — j'aimerais bien l'avoir sous la main, mais je l'ai déjà vue. C'est une photo d'une petite fenêtre dans un bureau de poste américain, et ça devait être, je ne sais pas, en mille neuf cent quarante-trois, quelque chose comme ça. On y voit quelqu'un qui achète des timbres, qui donne de l'argent et reçoit les timbres. Et juste au-dessus du comptoir, là où le postier tend les timbres, il y a deux... enfin, ce ne sont pas des photos, mais des dessins. L'un représente l'Oncle Sam, vous savez, avec le haut-de-forme, les rayures, l'image qu'on a toujours eue de lui. L'Oncle Sam, bras dessus bras dessous avec quelqu'un qu'on appelle l'Oncle Joe. C'était Staline — il ressemblait à Staline, avec sa grosse moustache, l'Oncle Joe. Et j'utilise souvent cette photo pour expliquer à mes étudiants qu'à l'époque, nous étions alliés avec l'Union soviétique pendant la guerre. Et là, mes étudiants me regardent... ils me regardent comme pour vérifier si je suis en train de plaisanter.

Alors ils hochent la tête. Puis ils écoutent. Nous avons un sénateur très connu de l'Alabama. Il s'appelle Tommy Tuberville. Il s'est présenté au Sénat et il a gagné, après avoir été l'entraîneur de l'équipe de football que tout l'Alabama adore. Quand il s'est lancé en politique, il a prononcé un discours où il parlait de son grand-père, de son père, de leurs difficultés... et il disait qu'il était surtout fier de son père, qui avait combattu avec tant de courage pendant la Seconde Guerre mondiale contre les communistes. Et il a fallu attendre deux jours pour que les journalistes reviennent sur cette phrase — parce que sur le moment, aucun n'a rien dit. Deux jours plus tard, donc, ils sont allés le voir et lui ont demandé : « Vous vouliez dire... ? » Et bien sûr, le pauvre homme a répondu : « Oui, oui, contre les communistes. » On a dû lui expliquer que les communistes étaient nos alliés, et que les ennemis, c'étaient les fascistes. « Ah, d'accord, » a-t-il dit, « c'était ça. » Et aujourd'hui, monsieur Tuberville siège au Sénat. Il prend la parole, il fait des discours. C'est un spécialiste des affaires militaires.

#Glenn

C'est pareil au Parlement canadien, d'ailleurs... on y a célébré un Canadien qui avait combattu contre les Soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale. Et là, il faut se demander : quels Ukrainiens combattaient les Soviétiques pendant la guerre ? Lesquels ? Ce sont justement ceux qu'on soutient aujourd'hui, ceux qui crient « Slava Ukraini » et qui se déguisent avec des symboles nazis. J'ai l'impression que beaucoup ont complètement oublié l'histoire, qu'ils ne se souviennent plus vraiment de qui était de quel côté. Mais une dernière question, rapide : voyez-vous encore un moyen de sauver le pétrodollar dans la situation actuelle, ou est-ce que c'est désormais irréversible ?

#Richard Wolff

Eh bien, encore une fois, je ne vais pas prédire l'avenir. Mais, comme toi et moi en avons déjà parlé à plusieurs reprises, je pense que la façon dont je comprends le contexte plus large de ce qui se passe, c'est le déclin de l'empire américain. Et ça veut dire aussi le déclin du capitalisme américain. Une partie de cette histoire, c'est la perte d'influence du dollar. La montée en puissance de la Chine en fait partie. L'alliance des BRICS, que les Chinois ont mis tant d'efforts à construire, en fait aussi partie. L'accord américain — Kissinger, l'Arabie saoudite — qui avait mis en place le système du pétrodollar dans les années soixante-dix, fait partie de ce qui est en train de s'effondrer aujourd'hui. Donc oui, à mon avis, ce qu'on voit en ce moment, c'est simplement une accélération de ce déclin.

Je pense que la guerre en Ukraine a eu cet effet, en partie parce qu'elle a révélé l'inefficacité des sanctions. Et je crois que ce qu'on voit aujourd'hui, c'est l'une des grandes leçons des conséquences imprévues. Vous partez en guerre contre l'Iran, vous pensez que ce sera une promenade, que ça n'aura pas plus d'impact que d'aller arracher M. Maduro et sa femme de leur chambre. C'est une erreur incroyable. À mon avis, ce sont exactement les erreurs qu'une puissance en déclin commet. Et

ce sont ces erreurs-là qui accélèrent encore le déclin, ce qui entraîne d'autres erreurs, et ainsi de suite. Le dollar ne joue plus le même rôle qu'avant dans les réserves mondiales. Les chiffres le montrent clairement. Les Iraniens n'acceptent plus d'être payés en dollars pour le pétrole.

Je ne vois aucune raison de penser que d'autres pays ne feront pas la même chose. Je ne vois aucune stratégie, aux États-Unis, capable de faire face à ça, ni même proposée comme moyen d'y faire face. On entend des déclarations fières disant que le dollar reste fort. D'ailleurs, c'est vrai. Le dollar reste une part importante de l'économie mondiale. Les États-Unis aussi jouent encore un rôle important. Je ne dirais jamais le contraire. Je ne dis pas que l'empire est mort. Je ne dis pas que le capitalisme américain est fini. Je dis qu'il est en déclin, et je vois ce déclin progresser, année après année. Vous savez, la promesse des dix derniers présidents, c'était d'inverser le déclin de l'industrie manufacturière américaine.

Tout le monde l'avait promis. Personne ne l'a fait. Monsieur Trump non plus ne le fait pas. L'industrie continue de reculer. Et c'est parce qu'elle est partie ailleurs. Elle n'a pas disparu. La production est simplement gérée autrement, par la Chine et quelques autres pays. Ce sont eux qui la font, et ils la font très bien. Ils développent de nouvelles technologies tous les jours, de nouveaux produits tous les jours. Ils font le travail, et ils savent très bien qu'ils sont les leaders, qu'ils doivent maintenir leurs prix bas. Écoutez, ici, aux États-Unis, on s'inquiète de l'inflation. Et qu'est-ce que c'est, l'inflation ?

Trois ou quatre pour cent. En Chine, l'inflation, depuis plusieurs années, est restée en dessous de un pour cent. Vous n'en entendez jamais parler aux États-Unis. Mais pour des raisons évidentes, on n'en parle pas. Eux, ils n'ont pas ce problème. Ils produisent suffisamment de biens pour continuer indéfiniment. C'est pour ça qu'ils peuvent fabriquer des drones sans fin, et des missiles sans fin. Ils ont une immense frontière avec la Russie, ce qui leur permet de tout partager avec elle. Et la Russie a la mer Caspienne, qui lui permet de partager avec l'Iran. Bien sûr, l'Iran ne va pas manquer de ressources si la Russie et la Chine l'aident, ce qu'elles font. Il faut l'admettre. Nous, non. Nous, on ne le fait pas. Nous avons détruit notre armée et notre marine.

Rien de tout ça n'est vrai. Rien de tout ça n'a le moindre sens. Rien de tout ça ne prend en compte le soutien qu'ils ont. Le Venezuela n'avait rien de tout ça. Même Cuba ne l'a pas. L'Iran, oui. Mais ici, c'est fondamentalement impossible. Et puisque les Américains — j'en suis un — sont aussi intelligents, aussi prudents et aussi réfléchis que n'importe qui d'autre, il faut expliquer pourquoi ils font ce qu'ils font. Pourquoi ils éliraient un personnage comme Trump. Pourquoi il serait possible pour lui de parler comme il le fait, de détruire une civilisation, de sortir et de tuer ceux qui posent des mines. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est ? Enfantin, mais désespéré. Et ça, il faut l'expliquer.

Pour moi, tout ça, ce sont les signes d'un empire en déclin. Un empire dont le peuple n'a jamais, jusqu'à aujourd'hui, été prêt à imaginer que son empire puisse décliner, ni à se poser la question : quelle politique étrangère adopter vis-à-vis de l'Europe, de la Chine, du Sud global ? Si on est un empire en déclin, on reste quand même une puissance dominante. On aborde ces questions comme

un hégémon. C'est comme si l'histoire s'était arrêtée. Comme chez Fukuyama, non ? L'histoire est finie. Les États-Unis sont au sommet, et ils y resteront pour toujours. Le déclin de tous les autres empires que l'humanité a connus s'arrêterait ici, et le nôtre, lui, ne déclinerait pas. Quand on met tout ça à plat, c'est tellement absurde qu'on comprend que le déni, lui aussi, fait partie du déclin.

#Glenn

C'est un excellent point. On observe souvent cette tendance dans le déclin des empires, voire des civilisations : ce refus d'accepter le déclin lui-même, ce repli dans l'illusion. Et d'ailleurs, on n'en manque pas non plus de ce côté-ci de l'Atlantique, en Europe. Mais on pourra en reparler une autre fois. Merci beaucoup d'avoir pris le temps.

#Richard Wolff

Avec plaisir. Et j'aimerais aborder quelque chose qui, pour beaucoup d'entre nous ici, Glenn, reste un vrai mystère. On a l'impression d'assister à une sorte de diabolisation hystérique de la Russie, d'une manière qui, franchement, aurait été jugée excessive à l'époque de l'Union soviétique. Mais là, c'est juste la Russie... qu'est-ce qui se passe ? J'ai besoin d'une explication. J'aimerais comprendre pourquoi tant de gens en Europe semblent si sûrs de quelque chose qui, vu d'ici, donne l'impression que vous avez complètement perdu la tête, quand on écoute ce qu'on entend. Et quand on écoute Macron, Starmer, Merz ou Kallas... enfin, wow. Il y a clairement quelque chose qui a dérapé. Bref, merci beaucoup, et j'ai hâte de notre prochaine discussion.